

SAINT JEAN EUDES
ET L'ÉCOLE FRANÇAISE DE SPIRITUALITÉ:
MYSTIQUE ET APOSTOLAT

Mgr ARMAND LE BOURGEOIS, eudiste

Pour beaucoup, convenons-en, le nom de Jean Eudes n'évoque guère d'écho: un saint parmi d'autres, un fondateur de familles religieuses. On situe mal sa place. On peut même dire qu'au cours du XIXe siècle, à la suite de la Révolution qui a décimé sa famille spirituelle, il serait devenu un inconnu si ses filles du Refuge et du Bon Pasteur d'Angers, n'avaient discrètement entretenu son souvenir.

Il faudra que l'Église proclame sa sainteté, que la plume d'un historien comme Bremond retrace son oeuvre, pour que l'on s'interroge: quel est cet homme? Et pourtant la silhouette un peu floue mérite un regard attentif, celui qu'aujourd'hui je vous invite à porter sur Jean Eudes, mort il y a trois cents ans.

Tout homme a ses racines, humaines, spirituelles. Jean Eudes est un Normand et Caen sera son port d'attache (on ne saurait dire plus, quand on mesure ses innombrables voyages !). Sa vie couvre pratiquement la plus grande partie du XVIIe siècle: 1601-1680: Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, sans oublier Mazarin et Richelieu avec qui Jean Eudes sera en relation personnelle. « Le Grand siècle », a-t-on dit. Mais c'est un siècle qui naît dans la souffrance: on sort à peine des guerres de Religion, des désordres intérieurs et des massacres; et puis l'ordre qui s'établit peu à peu n'est pas toujours synonyme de paix et de justice. Il y a l'envers du décor: inégalités de toutes sortes, fléaux comme la famine, la peste, et par deux fois Jean Eudes exposera sa vie pour secourir les pestiférés.

C'est à ce monde difficile que l'Église de France est confrontée alors. Elle y est peu disposée. Le clergé, nombreux, est dans son ensemble d'une ignorance très grande car on ne s'est pas soucié de sa formation. « Heureux le curé qui sait lire et écrire », dira un contemporain, M. Bourdoise. La duchesse de Gondi, lorsqu'elle va se confesser, remet au prêtre un papier contenant la formule de l'absolution car un bon nombre de prêtres l'ignorent! La vie morale du clergé est souvent peu reluisante: le bas clergé--comme on dit alors--est souvent très pauvre, il vit à la manière des paysans qui l'entourent et s'il a le mérite de partager leur misère, il n'échappe pas toujours à de graves désordres moraux, tels que le concubinage ou l'ivrognerie, voire la sorcellerie. Le « haut clergé » connaît aussi bien des faiblesses. D'ailleurs, beaucoup de prélats vivent fastueusement, recueillent les largesses des grands, les bénéfices octroyés par le Roi, y compris les Abbayes, où des moines de moins en moins nombreux donnent rarement l'exemple d'une vie évangélique.

Le Concile de Trente s'est clôturé en 1563. Il s'est soucié de formuler la Foi catholique. Il l'a fait souvent d'une manière défensive en face de la Réforme protestante, mais il cherche aussi à restaurer la vie évangélique dans l'Église catholique et indique

les moyens qui pourraient y conduire, entre autres la réforme du clergé. Cependant les années passent. Si l'Italie et l'Espagne ont entrepris un renouveau spirituel avec Charles Borromée, Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila, la France attend, affaiblie par ses misères intérieures, freinée aussi peut-être par son gallicanisme viscéral.

Un renouveau pourtant se dessine qui va bientôt s'affirmer à travers des hommes tels que François de Sales, Pierre de Bérulle. Né en 1575, ce dernier appartient à la haute société parisienne. Très jeune, il fréquente des salons--en particulier celui de Madame Acarie--où se croisent des « Grands » à la vie pour le moins douteuse et d'autres attirés par une véritable vie mystique. Il deviendra le maître spirituel qui, à la fois, suscite et domine cette période de renouveau: Olier, Condren, Jean Eudes, et même Vincent de Paul seront ses disciples. Attentif par ailleurs à la vie religieuse, il aidera Madame Acarie à introduire en France le Carmel de sainte Thérèse.

Des laïcs, aussi, entreront généreusement dans cette voie de réforme évangélique et on devrait, en notre temps, en retracer davantage l'histoire, telle celle d'un Bernières ou d'un Renty, le premier, célibataire, le second, marié et père de famille, à la fois précurseurs en matière de justice sociale et animés d'une telle vie intérieure qu'ils seront de véritables guides spirituels pour des moniales elles-mêmes. Oui, vraiment, les saints ne vont jamais seuls, « ils marchent par constellation ».

Ces périodes de renouveau intense demandent des hommes qui sachent allier la profondeur spirituelle à l'action vigoureuse. L'Espagne vient d'en faire la preuve: pendant qu'Ignace lançait sa Compagnie au service militant de l'Église, Thérèse fondait des monastères. En notre temps, le chrétien oscille facilement entre une militance au service de l'homme et une vie contemplative où certains ne voient qu'un refuge, une évasion. C'est sans doute le propre des saints de parvenir à joindre ces deux aspects de l'Amour: Dieu et nos frères. Saint Jean Eudes est un de ceux-là; je voudrais suivre un moment avec vous les routes de cet apôtre infatigable et lui demander le secret de sa vie spirituelle profonde, de cette unité intérieure à laquelle nous sommes conviés, aujourd'hui comme hier, après Vatican II comme après le Concile de Trente.

Activité intense

Activité intense? Oui, certes; qu'il s'agisse des vingt ans qu'il passera au sein de l'Oratoire fondé par Bérulle, ou de ses propres responsabilités comme fondateur d'une société de prêtres et de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. À l'image de saint Paul, auquel il se réfère souvent, il est présent sur le terrain partout où l'Évangile doit être annoncé.

Missions

L'image la plus habituelle qu'on a gardée de lui est celle du prédicateur de missions. Et Dieu sait quelles missions! Elles durent de deux à cinq mois, réunissant des foules si considérables que Jean Eudes peut écrire lors de la mission de Vasteville, au diocèse de Coutances: « Il y a longtemps que je ne prêche plus dans l'église, quoiqu'elle soit bien grande... Les dimanches, nous avons plus de quinze mille personnes! Il y a douze confesseurs, mais cinquante y seraient bien employés... On vient de huit à dix lieues... ».

Jean Eudes prêchera plus de cent missions, particulièrement en Normandie, à Paris et en Bourgogne. Comment ne mentionnerais-je pas sa venue à Autun, où il arriva après plusieurs semaines de voyage, accompli en partie à pied, et qui dura de l'Avent 1647 jusqu'au 15 février 1648.

Les missionnaires sont nombreux, souvent une quinzaine. Ils cheminent ensemble sur les routes à la manière des Apôtres, très souvent à pied. Déjà Vincent de Paul, ardent missionnaire lui aussi, écrit à ses fils en 1632: «Si vous allez à pied et ne prenez qu'un cheval --pour tout le groupe--faites de petites journées et que ceux qui sont fatigués montent alternativement le cheval »¹ Aux étapes, la soirée n'est pas oisive: on s'entretient des choses de Dieu avec ceux de la maison, on reçoit les pauvres pour leur dire la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Arrivés à destination, les missionnaires mènent vie commune, logeant chez l'habitant mais se retrouvant plusieurs fois le jour pour prier ensemble, longuement, et pour faire ces mises au point que nous appellerions aujourd'hui révision de vie. Habités, hélas, à un autre clergé, les chrétiens sont impressionnés avant tout par l'exemple ainsi donné.

Dans l'ensemble, la population française d'alors, surtout en monde rural, a gardé une foi quasi viscérale, mais précisément très peu éclairée. C'est pourquoi la prédication tiendra une grande place, elle ne cherchera pas à flatter l'oreille, elle n'est pas non plus simplement moralisante et terrifiante, même si l'enfer y tient une place que nous avons oubliée. C'est une catéchèse intensive. Pour en définir l'esprit, Je Père Eudes a ce mot admirable: « Souvenez-vous que prêcher c'est faire parler Dieu »,² et ce Dieu aime plus encore qu'il ne juge. On organise aussi des cérémonies--nous dirions aujourd'hui des célébrations--qui traduisent l'essentiel de l'enseignement et acheminent les chrétiens vers les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Du missionnaire, Jean Eudes a l'allure: voix puissante, nous dit-on, éloquence naturelle, don d'accrocher d'auditoire, fut-ce en attaquant de front comme il n'hésite pas à le faire devant la Reine Mère, Anne d'Autriche, lors d'un célèbre prêche à Saint-Germain-des-Prés. On est à l'été 1660. Le rude missionnaire s'élève contre le luxe abusif (on vient de célébrer fastueusement le mariage de Louis XIV), contre la distribution des bénéfices ecclésiastiques,³ et, stigmatisant d'autres abus encore, il se fait le défenseur des pauvres. Bossuet dira un jour de lui: « Voilà comment nous devrions tous prêcher ». Il suscite la même admiration chez Vincent de Paul, chez M. Olier.

¹CHARLES DU CHESNAY, Les missions de saint Jean Eudes, Paris, 1967, p. 66.

²SAINT JEAN EUDES, OEuvres Complètes (O.C.), X, 469.

³ « Madame, vous êtes obligée par le saint Concile de Trente, sous peine de péché mortel, de nommer à tous les bénéfices qui ont charge d'âme, non seulement ceux que Votre Majesté en estimera dignes, mais encore les plus dignes, c'est-à-dire les plus saints ... ».

On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'en 1642, l'archevêque de Rouen l'ait nommé chef des missionnaires de Normandie. Jean Eudes croit passionnément à son travail de missionnaire. Devenu responsable, il souffre cruellement du petit nombre de prédicateurs formés. Et c'est pourquoi il invite à la prière, il exhorte à l'apostolat, s'en prenant même aux prêtres quelque peu oisifs (il en était alors) dans les universités parisiennes! Il écrit: « Prions le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers... Ah, que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers, pendant que les âmes périssent par milliers, faute de personnes qui leur tendent la main... Si je m'en croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne et dans les autres Collèges: " Au feu, au feu de l'enfer... Venez, Messieurs les Docteurs, venez, messieurs les bacheliers... pour aider à l'éteindre " ».

SÉMINAIRES

Si convaincu qu'il soit de sa mission, Jean Eudes sait bien qu'elle est en quelque sorte éphémère et incomplète. Il faut à ce bon peuple des pasteurs stables, des prêtres compétents et évangéliques. À la suite d'une mission, il écrit: « Les voilà ces pauvres gens, dans d'excellentes dispositions. Mais que doit-on attendre sous la conduite de pasteurs tels qu'on les rencontre de tous cotés? ». On comprend cette angoisse. Que l'on donne donc aux prêtres de bonne volonté (il y en a certes!) et aux jeunes hommes qui pensent au sacerdoce, les moyens de l'indispensable formation réclamée depuis un demi-siècle par le Concile de Trente. Certains essais avaient été tentés, sans grand succès semble-t-il, et le besoin demeure si évident que Jean Eudes va fonder, pour y répondre, une société de prêtres en 1643. N'est-ce pas un signe de Dieu que Jean Eudes, Vincent de Paul, M. Olier, sans s'être concertés, fondent en quelques années ce que l'on peut appeler les premiers séminaires de France?

Si le besoin était évident, la réponse fut généreuse comme on peut en juger par la lettre suivante. Le Père Eudes écrit du séminaire de Rouen, le 15 décembre 1659: « Nous voici près de cent personnes en cette maison, entre lesquels il y a beaucoup d'ordinands et plusieurs pensionnaires ou séminaristes dont nous avons grande satisfaction par la grâce de Notre Seigneur... Je les exhorte tous les jours ».⁴ On connaît de façon précise comment Jean Eudes envisage à cette époque un séminaire, son fonctionnement et sa situation dans l'Église de France. Il s'en explique en 1645 dans une requête adressée à l'Assemblée du Clergé de France: il s'agit pour ceux qui vivent en ces séminaires « de dépendre en tout et partout de la conduite de l'évêque; d'aller confesser aux dimanches et aux Fêtes dans les paroisses, de secourir les paroisses par catéchisme, prédication et autres fonctions quand les curés seront en ladite maison pour quelque temps, par exemple pour un mois ou plus, selon le bon plaisir de nos seigneurs les évêques, d'ouvrir la maison à tous les ecclésiastiques pour leur instruction dans les choses qui regardent leurs obligations..., les fonctions ecclésiastiques et les exercices de piété; et même aux laïcs qui voudront se retirer en ladite maison; enfin il s'agit de vaquer aux missions dont il arrive de grands fruits: conversions extraordinaires... et affluence d'ecclésiastiques, curés et autres, jusqu'à deux ou trois cents aux conférences qu'on leur fait en particulier ». Ailleurs, le Père Eudes parle

⁴ O.C. X, 435.

d'«académies de sainteté où l'on s'emploie à former et instruire ceux qui tendent à l'état du sacerdoce ou qui y sont déjà arrivés ». Il ne s'agit donc pas d'un enseignement systématique, qui reste donné dans les universités et les collèges, mais bien plutôt de formation à la vie spirituelle et de l'apprentissage du ministère apostolique.

Il est intéressant de noter comment les efforts entrepris ces dernières années rejoignent pour une part ces intuitions premières: la part laissée à la formation pastorale dans les séminaires, les nombreuses sessions que nous appelons aujourd'hui recyclage, nous rapprochent singulièrement de la ligne tracée par les fondateurs des séminaires en France. Le Père Eudes est tellement convaincu de la nécessité de telles maisons qu'il n'hésite pas à écrire: «Si, étant en mission, nous apprenions qu'on eut besoin de nous au séminaire, nous devrions laisser là la mission et courir au séminaire comme au feu ».⁵

De son vivant, Jean Eudes aura fondé six séminaires: Caen, Coutances, Lisieux, Rouen, Évreux et Rennes. À la Révolution, les Eudistes assurent la direction de seize séminaires et c'est cette oeuvre qu'ils privilégient encore aujourd'hui en Amérique du Sud et en Afrique.

REFUGE

Toujours aux écoutes des besoins de son temps et dans un perpétuel dialogue avec le peuple au milieu duquel il vit, Jean Eudes va déployer dans d'autres directions assez inattendues son activité apostolique.

Le voici apostrophé par une certaine Madeleine Lamy, dans les rues de Caen: « Où allez-vous? Sans doute dans les églises pour y manger les images des saints: vous vous croirez ensuite bien dévot. Ce n'est pas là que gît le lièvre. Travaillez plutôt à fonder une maison pour ces pauvres filles qui se perdent, faute de ressources et de direction ». Cette Madeleine Lamy avait le droit de parler: elle avait recueilli chez elle des femmes en difficulté, quelques prostituées, mais sans doute la tâche lui apparaissait-elle trop vaste. Jean Eudes, toujours réaliste, aidé par M. de Bernières et la Compagnie du Saint-Sacrement qui groupe surtout des laïcs, fonde aussitôt la maison désirée. Elle s'appellera « Refuge ». Sa direction d'abord assurée par quelques laïques dévouées, devra bientôt être confiée à des religieuses. Là encore Jean Eudes est novateur: des religieuses venant souvent de familles notables, vivant avec ces femmes, les aidant de leur exemple et de leurs conseils. Voilà qui pouvait scandaliser les prudes! Ainsi sera fondé l'Ordre de Notre-Dame de Charité d'où naîtra au XIXe siècle le Bon-Pasteur d'Angers.

TIERS ORDRE

Viendra ensuite une sorte de Tiers Ordre, Institut séculier avant la lettre, bien vivace jusqu'au milieu de ce siècle et auquel appartiendront des femmes comme Melle de Cissé au temps de la Révolution, et un peu plus tard Jeanne Jugan, fondatrice des Petites Soeurs des Pauvres, Amélie Fristel, fondatrice de la Congrégation des Sacrés

⁵O.C. XII, 206.

Coeurs de Jésus et de Marie. On a pu légitimement parler de « la grande famille d'un grand saint »⁶

ÉCRITS

Ajoutons encore--et comment tout dire! --les écrits de toute espèce laissés par le Père Eudes, depuis les libelles rédigés pour une mission jusqu'aux ouvrages de doctrine spirituelle, en passant par les directoires pastoraux destinés aux prêtres. Au total, douze gros volumes. Si certaines pages sentent la hâte de la plume, entre deux missions, d'autres sont riches de doctrine, qu'il s'agisse d'un exposé très vivant sur le Baptême que ce Normand nous présente comme le « contrat de l'homme avec Dieu par le Saint Baptême », publié et traduit de multiples fois, qu'il s'agisse du livre plus fondamental intitulé Vie et Royaume de Jésus dans les ames chrétiennes, ou encore de cet ouvrage important sur le Coeur de Marie dont un livre entier, prophétique à sa manière, se réfère au culte du Coeur de Jésus, présenté dans la même ligne que reprendra, en 1956, l'encyclique de Pie XII Haurietis aquas.

Vie spirituelle intense

Une pareille activité que l'âge ne ralentira guère ne peut s'alimenter qu'à une conviction profonde, à une vie spirituelle intense. Le mérite de ce grand actif, et ce pourquoi sans doute il est un saint toujours actuel, c'est de n'avoir jamais séparé prière et action, de leur permettre de se féconder l'une par l'autre.

Regardons maintenant en Jean Eudes, homme d'action, le mystique et le maître spirituel. Le courant spirituel dont il est à la fois le bénéficiaire et le témoin très original prend naissance dans la pensée et dans le coeur du Cardinal de Bérulle. On a pu justement parler d'une École Française de spiritualité.

Au centre de toute démarche spirituelle, ces saints du grand siècle placent le culte du Verbe Incarné, et leur constante référence sera à saint Paul et à saint Jean. On a pu parler de « christocentrisme », mais il faut décortiquer ce mot rocailleux. Saint Jean nous dit: « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Oui, Dieu s'est fait homme. Jésus Christ est au milieu de nous, ou, mieux, en nous.

Ce Jésus est venu tout d'abord pour relier l'homme à Dieu. C'est en ce sens que Bérulle appelle Jésus « le grand religieux de Dieu »; en ce sens aussi qu'il s'écrie: « O Jésus, vous êtes maintenant cet homme aimant, adorant et servant la Majesté suprême comme elle est digne de l'être ». Jean-Paul II dira, dans sa première encyclique: « C'est Lui, et Lui seulement, qui a répondu pleinement à l'amour éternel du Père ». Chez tous les maîtres spirituels du XVIIe siècle, est très vif le sentiment de la grandeur de Dieu, entraînant une certaine manière de prier, une attitude liturgique aussi, marquée par le respect; un sens profond de la présence de Dieu... toutes valeurs dont nous avons quelque peu perdu le sens.

⁶Voir l'article La grande famille de saint Jean Eudes aujourd'hui, pp. 69-79 (N.D.L.R.).

Cette majesté n'est pas écrasante. Ce Dieu nous aime en Christ de toute éternité. Écoutez saint Jean Eudes: « Toutes choses ont toujours été devant Dieu, tout lui étant présent et visible à sa lumière éternelle. Il a jeté ses yeux divins sur moi de toute éternité; il m'a regardé d'un oeil de miséricorde; il a pensé à moi attentivement; il m'a aimé tendrement et ardemment; il a disposé, par une merveilleuse bonté, de toutes les choses qui me devaient arriver, au corps et en l'âme, en toutes les circonstances. Il a formé de grands desseins sur moi; car il a eu dessein de me créer avec tous les avantages et toutes les perfections naturelles qu'il m'a données. Il a eu dessein de me conserver comme il fait en tous les moments de ma vie. Il a eu dessein de créer le monde et de le conserver pour l'amour de moi. Le Père éternel a eu dessein d'envoyer son Fils ici-bas et de le livrer à la mort pour me racheter. Le Fils a eu dessein de s'incarner et de souffrir tout ce qu'il a souffert en ce monde pour mon sujet. Le Saint-Esprit a eu dessein de le former dans les entrailles de la Vierge pour l'amour de moi, et de venir lui-même en ce monde pour être ma lumière, ma sanctification, l'esprit de mon esprit et le coeur de mon coeur ». Saint Paul disait: « Dieu nous a bénis de toutes sortes de bénédictions éternelles en Christ. En Lui, il nous a prédestinés pour être ses fils ». Et cette prédestination s'opère dans ce même Christ devenu Tête du Corps de l'Église, « Lui qui est le Chef, le premier-né d'entre les morts ... Il a plu à Dieu de se réconcilier par Lui toutes choses ».⁷

S'il en est ainsi, il est clair que l'acte où se signe notre incorporation au Christ (encore une expression paulinienne) est d'une extrême importance.

Il est marqué d'ailleurs par un sacrement de l'Église, le Baptême. Aujourd'hui, on insiste davantage peut-être sur certaines conséquences du Baptême, en particulier sur son caractère social d'entrée en Église. Mais ne perdons pas de vue le point central: par le Baptême, l'homme pécheur est pardonné, l'homme racheté est uni profondément à Jésus Christ, comme les membres d'un corps (saint Paul) ou si l'on veut, comme les rameaux d'une vigne (saint Jean).

Jean Eudes a écrit de longues pages sur le Baptême. Il propose aussi à ses fils--et à tous les chrétiens--de revivre chaque année cet acte important que leur jeune âge n'a pu comprendre, et leur propose des pages savoureuses. Il porte très haut sa joie d'être chrétien et sa reconnaissance au Père qui l'a choisi en Christ... N'a-t-on pas lu des pages semblables sous la plume de saint Paul?

Mais contempler, remercier, se réjouir, ne suffisent pas. Avoir reçu le Baptême, c'est avoir «revêtu le Christ ». Le mot est de saint Paul, mais avec une logique implacable Jean Eudes va en tirer les extrêmes conséquences. Écoutez-le: « La vie chrétienne doit être la continuation de la très sainte vie que Jésus a menée sur terre: notre Seigneur Jésus a deux sortes de corps et deux sortes de vie. Son premier corps est son corps personnel, pris de la très sainte Vierge Marie; et sa première vie est celle qu'il a eue pendant qu'il était sur la terre. Son second corps, c'est son corps mystique, à savoir l'Église que saint Paul appelle Corpus Christi; et sa seconde vie est la vie qu'il a dans ce corps et dans tous les vrais chrétiens qui sont membres de ce corps. La vie

⁷Col 1, 18.

temporelle que Jésus a eue dans son corps personnel a été terminée au point de sa mort. Mais il veut continuer cette vie dans son corps mystique jusqu'à la consommation des siècles, afin de glorifier son père par les actions et souffrances d'une vie mortelle jusqu'à la fin du monde. Si bien que la vie passible et temporelle que Jésus a dans son corps mystique s'accomplit de jour en jour dans chaque vrai chrétien, et ne sera parfaitement accomplie qu'à la fin des temps. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il accomplit ce qui manque aux souffrances de Jésus Christ ... Ce que saint Paul dit de soi-même, on peut le dire de chaque vrai chrétien. On le peut aussi dire de toutes les autres actions qu'un chrétien fait sur la terre ».

Un tel programme de vie spirituelle suppose tout d'abord une sorte de dépouillement intérieur de soi-même pour se donner au Christ. L'âme humaine, dira Bérulle, est « pure capacité de Dieu », c'est-à-dire qu'elle est ouverte à son créateur, à l'Esprit-Saint qui doit inspirer toutes ses démarches même les plus simples. C'est ainsi que Jean Eudes invite les missionnaires à « s'anéantir aux pieds de Notre Seigneur avant de monter en chaire ». Il suggère à tous les chrétiens des prières comme celle-ci: « O Jésus, je renonce à moi-même, à mon propre esprit, à mon amour-propre, et je me donne à vous, à votre Esprit, à votre Amour » et il termine par ces mots combien significatifs: « Tirez-moi hors de moi-même et me conduisez selon votre volonté ».

En tenant de tels propos en 1980, j'ai le sentiment d'étonner, peut-être de choquer, à tout le moins de paraître « rétro »! Nous avons tellement redit la grandeur de la création et de l'homme qui en est le centre, que le rappel, pourtant tout aussi justifié, de sa faiblesse et de ses limites, semble blesser nos oreilles. L'Esprit-Saint dont nous parlons volontiers, est plus souvent cherché comme agissant dans les réalités humaines qu'invoqué pour combler notre capacité de Dieu...

J'admets que Bérulle, Jean Eudes, n'ont pas échappé à une certaine vue de la nature humaine souvent pessimiste, héritée de certaines Pères de l'Église, véhiculée à la fois par quelques esprits de la Réforme protestante et par le Jansénisme. N'allons pas croire cependant qu'ils doutent de l'homme! J'ai relevé dans l'encyclique *Redemptor Hominis* un passage qui me semble refléter parfaitement la pensée des maîtres de l'École Française: « L'homme doit, pour ainsi dire, entrer dans le Christ avec tout son être, il doit " s'approprier " et assimiler toute la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption pour se retrouver soi-même. S'il laisse ce processus se réaliser en lui, il produit alors des fruits non seulement d'adoration envers Dieu, mais aussi de profond émerveillement pour soi-même. Quelle valeur doit avoir l'homme aux yeux du Créateur s'il " a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur", si " Dieu a donné son Fils " afin que lui, l'homme, " ne se perde pas, mais qu'il ait la vie éternelle "! ».

Cette juste vue de l'homme, ce désir de lui communiquer la vie éternelle garde vivante en l'âme d'un Jean Eudes la flamme du zèle apostolique. Continuellement en contact avec l'homme de son temps, il l'observe, le reçoit tel qu'il est pour qu'il découvre peu à peu qu'il est encore bien davantage! Remarquons, au point de départ, comment son analyse est fine. Il évoque son temps avec une précision parfois pittoresque. Il rappelle aux grands seigneurs les devoirs de justice, fustige leur goût du luxe. Il invite la Reine elle-même à mettre ordre aux abus « des sergents, des collecteurs de taille, qui prennent les pauvres gens jusqu'au pied des autels pour les jeter en prison ». Aux

confesseurs infatigables au cours des missions, ce bon Normand donne des conseils avisés à propos des « officiers de finances, des gens du Roi, avocats et procureurs, huissiers, sergents, des médecins, apothicaires et chirurgiens, des taverniers, cabaretiers et bouchers ». Écoutez aussi cette algarade lorsqu'il s'élève contre ces filles de Célimène qui passent « la moitié de leur vie à s'idolâtrer devant un miroir, à jouer de grosses sommes d'argent, à baller, à danser, à lire des romans, à fréquenter les comédies, faire des visites mondaines où l'on fait métier de railler... ». Elles se font remarquer « par leurs cheveux frisés avec tant d'artifice, par leurs mouches, par la nudité de leurs bras, de leurs épaules et de leur gorge...; et on les voit assises au soir, dans les ténèbres, avec de jeunes mugets, se promener avec eux jusqu'à dix et onze heures du soir».

Connaissance du monde qui nous entoure--ce à quoi nous attachons une juste importance aujourd'hui comme hier--et en même temps volonté d'union continuelle à Dieu, ce sont bien là les deux composantes d'une vie apostolique authentique.

Je suis tenté de dire ici--mais j'y mets peut-être un peu d'orgueil filial -- que cette admirable et rare synthèse est facilitée par le point de départ lui-même de la démarche de Jean Eudes et de ses émules: comment contempler le mystère du Verbe Incarné sans voir en lui le Sauveur? Comment se vouloir entièrement uni à Jésus Christ, Chef de son Corps mystique, sans être saisi par la volonté d'une présence agissante au milieu de ses membres qui sont nos frères? Je rappelais le mot de saint Jean: « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Habité, oui vraiment; non pas seulement en étranger qui voyage, mais en frère qui demeure, en messager qui porte la bonne nouvelle, en sauveur qui veut perpétuer sa présence par sa parole et son Eucharistie. confiées à des hommes qui lui sont profondément unis.

S'adressant particulièrement aux prêtres, Jean Eudes fait entendre des accents étonnants dont tout chrétien soucieux de ses frères peut faire son profit: « Vous êtes le peuple acquis d'une manière singulière car si le Fils de Dieu a racheté tous les hommes par le prix de son sang, et que le Père lui a donné les nations, il vous a acquis d'une manière plus spéciale et son Père vous a donnés à Lui avec un amour plus particulier... Vous êtes la partie la plus noble du Corps mystique. Vous êtes les yeux, la bouche, le coeur de Jésus: ses yeux, car c'est par vous que le Bon Pasteur veille sur ses brebis, par vous qu'il éclaire son troupeau...; sa bouche, car c'est par vous qu'il parle aux hommes et leur annonce l'Évangile qu'il leur a prêché lui-même...; son coeur, car c'est par vous qu'il donne la vraie vie à tous les membres de son Corps ».

Le mystère du Coeur

Ces divers témoignages, cette réflexion que je vous ai proposée, nous permettent de situer un dernier aspect que j'ai retenu parce qu'essentiel dans la vie de saint Jean Eudes. Comment vouer un pareil culte au Verbe incarné, comment croire autant à l'amour qui le brûle pour Dieu et pour l'homme, sans parvenir, un jour de grâce, jusqu'au mystère du coeur?

C'est d'abord en la Vierge Marie que Jean Eudes découvre un coeur rempli de l'Esprit Saint, tourné tout entier vers Dieu pour vivre le Fiat de l'Annonciation, aimant sans limite ce Verbe auquel elle a donné vie pour qu'il soit chair et habite au milieu de

nous, et en même temps mère aimante, attentive, de tous les hommes. Aucun coeur humain n'a vibré à l'amour autant que celui de Marie. Aussi Jean Eudes va chanter ses merveilles. Il lui consacre prières et ouvrages spirituels qui font écho aux plus beaux élans des Pères de l'Église et des saints. Mais l'homme d'action, le missionnaire, veut traduire dans la prière officielle de l'Église ce qu'il a découvert dans la méditation de l'Évangile.

C'est au cours de la mission d'Autun--heureuse coïncidence pour l'évêque que je suis--très exactement le 8 février 1648, que Jean Eudes célèbre pour la première fois cette fête, dont une chapelle de la cathédrale conserve le souvenir.

Mais la même démarche qui l'a conduit vers le Coeur de Marie va le mener au Coeur de Jésus. Il y découvre, pour reprendre sa propre expression, un véritable sanctuaire d'Amour. C'est d'abord Jésus s'offrant au Père dès le moment de l'Incarnation: « Me voici, Père, pour faire ta volonté ... ta loi est inscrite en mon coeur ». C'est le fils de Marie dont le coeur de chair vibre d'un amour passionné pour nous, ses frères, jusqu'au moment où le centurion y plantera sa lance. C'est le coeur animé par le même esprit qui crie vers le Père (encore saint Paul) et qui est capable de changer nos coeurs de pierre en coeurs de chair, comme le promet Ézéchiël dans un enthousiasme dont Jean Eudes se fait l'écho.

Notre temps retrouve, loin de la mièvrerie et du dolorisme, ce « mystère du coeur », en nous d'abord, qui avons soif de recueillement et rencontrons Dieu dans le silence de tout notre être, en ce centre où personne d'autre que Lui n'a accès. En les autres aussi, lorsque nous savons porter sur eux un certain regard, celui qui « perce le mur opaque des choses pour atteindre les régions insondables du coeur. En ce centre de l'être ... nous pressentons une secrète présence... ainsi mon regard n'a pas à changer de direction: j'allais vers mon frère et voici que dans le regard et le coeur de l'autre se sont ouvertes les profondeurs du Tout-Autre »⁸ Aussi c'est au plus intime du coeur que vont s'allier l'Amour de Dieu et celui de mon frère, à l'exemple de Jésus. Plusieurs groupes du « Renouveau » en font l'expérience dans l'Église d'aujourd'hui.

Pour que le Peuple chrétien tout entier en prenne conscience, Jean Eudes, le premier, fera célébrer en 1672 la fête du Coeur de Jésus, dans une liturgie riche de résonances bibliques où transparait son propre enthousiasme, et comportant une Messe que l'on a pu appeler « La Messe de Feu ».

J'ai conscience, chers auditeurs, de vous avoir entraînés dans un survol un peu essoufflant et pourtant bien incomplet! La personnalité d'un Jean Eudes est tellement unifiée, au travers d'entreprises très diverses qui s'enchevêtrent et se complètent, qu'il n'est pas facile de l'analyser. Il est à la fois, dans un même élan, missionnaire et mystique, adorateur du Verbe de Dieu et saisi par le mystère de son humanité qui le conduira jusqu'à la plaie du Coeur, fondateur d'Ordres parce qu'il est homme d'action et

⁸PAUL MILCENT, Langage du coeur et unité de vie selon saint Jean Eudes dans Vie Eudiste. septembre 1972. p. 18.

veut répondre aux besoins de son temps. Omettre un de ces traits, c'est déformer l'ensemble d'une vie qui a si bien uni contemplation de Dieu et service de l'homme.

Vous l'aurez remarqué, saint Jean Eudes est inséparable de son temps. À travers lui, nous avons senti la renaissance religieuse de la France du XVII^e siècle. N'est-il pas légitime, après cette esquisse rapide d'une époque à travers un homme, d'établir un parallèle avec celle que nous vivons; de confronter l'Église de France au temps de saint Jean Eudes à la même Église en 1980? Manifestement, des ressemblances existent, des contrastes aussi.

Nous sommes dans l'un et l'autre cas en période d'après-Concile. Le Concile de Trente s'est réuni tardivement, certainement trop tard. Depuis plus de vingt ans des voix ardentes appelaient cette Assemblée, y compris celle d'un Luther qui, s'il souhaitait une réforme, n'entendait pas, dans un premier temps, l'entreprendre pour son compte. En 1960, bien peu attendaient un Concile. On dit même que Pie XII, après en avoir envisagé l'éventualité, avait refermé le dossier. Il fallait pour l'entreprendre, l'audacieuse candeur d'un Jean XXIII qui en fit « son affaire ».

Le contexte général dans lequel va se dérouler le Concile de Trente, comme aussi ses thèmes de réflexion sont sans doute bien différents de Vatican II: au XVI^e et au XVII^e siècles, même après les ruptures, les Églises sont installées dans une sorte de tranquille possession du monde. Les États connus sont tous chrétiens. De gré ou de force on a planté la croix dans le sol de l'Amérique récemment découverte. Sans doute la Renaissance comme on l'appelle, a secoué les esprits, mais la fonction de censure s'exerce, aidée par le bras séculier, car la séparation entre les deux pouvoirs--spirituel et temporel--est alors impensable, ce qui oblige d'ailleurs à proscrire les religions non officielles: les États catholiques persécutent les chrétiens protestants; les princes protestants le leur rendent bien!

C'est dans ce contexte encore chrétien et limité à l'Occident que le Concile de Trente va s'efforcer d'opérer une Réforme intérieure à l'Église Romaine. Il faudra bien l'appeler « Contre-Réforme » puisque d'autres se disent Église Réformée. L'Église Catholique, pour ce motif, se centre sur elle-même, redéfinit sa propre doctrine, s'efforce de rétablir en son sein une discipline canonique, liturgique, se préoccupe de la formation de ses ministres. Remarquons encore que le tout ne passe dans les faits qu'avec une grande lenteur qu'explique, pour une part --mais pour une part seulement--le trouble où est plongée l'Europe, les difficultés de communication, la mauvaise foi dans certaines transmissions. Nous l'avons noté tout à l'heure, bien peu de choses ont changé dans l'Église de France, un demi-siècle après la clôture du Concile de Trente.

Comparé à ces atermoiements, à ce regard sur sa propre vie interne, à cette lenteur dans la mise en oeuvre, le Concile Vatican II nous laisse surpris. La rapidité de l'information fait qu'à la réception trop lente du Concile de Trente s'oppose ici la lecture et l'interprétation parfois trop rapides du Vatican II, même si certains points de la doctrine qu'il expose, par exemple sur le laïcat, sont encore loin d'avoir clairement émergé, et d'être mis en pratique.

Par ailleurs, la situation de l'Église au milieu des hommes est tout autre:

l'ensemble des pouvoirs civils est séparé de l'Église, le monde entier s'est habitué à une pensée scientifique trop souvent indifférente au spirituel; mais surtout la croissance galopante de la population du monde, la misère humaine, les injustices criantes, appellent un partage évangélique qui ne saurait attendre. Bref, le catholicisme sort de chez lui. Il prend conscience du scandale de la division des Églises, qu'on ne saurait imputer seulement « aux autres »! Il va vers ses frères chrétiens pour que tous, enfin unis, nous soyons crédibles--même s'il y a encore bien des pas à faire sur la route de l'Unité! Tant d'hommes nous appellent du dehors, tant d'hommes n'ont jamais pu entendre la Bonne Nouvelle de Jésus Christ. Magnifique élan missionnaire généreux certes, indispensable, et qui restera grand dans l'histoire de l'Église. Mais le risque est là aussi de vivre trop exclusivement dans l'action intense, ou surtout de nous leurrer en annonçant un Dieu qui n'est plus celui d'Abraham et de Jésus Christ et un Jésus Christ qui n'est plus Fils de Dieu.

L'évocation du Concile de Trente est rarement bien recue aujourd'hui. Mais l'après-Concile de Trente, tel que je viens de le rappeler, a peut-être quelque chose à nous dire: aujourd'hui comme alors, il s'agit de mener de front action et contemplation, d'opérer ce « rééquilibrage » dont parlait Paul VI. Il y a trois siècles il fallait redonner à nos Églises elle-mêmes une saveur évangélique. Pareille tâche n'était possible, nous l'avons vu, qu'à travers des actions et des fondations audacieuses. Mais les vrais saints les ont menées dans la prière. L'arbre qu'ils ont planté était solide, et s'il a été parfois éprouvé par la tempête, il a porté ses fruits. Après Vatican II, l'appel à l'action vient d'ailleurs, de la périphérie de l'Église, de ce monde qui n'y croit plus, de cette humanité qui secrète ses déshérités. Et parce que l'on est bouleversé par cette détresse, parce qu'on sent le poids, et parfois le retard des institutions, même ecclésiales, on est tenté de lancer des « corps francs » qui vont se jeter dans l'action à tout prix.

Et cependant comment dire un Dieu qui nous deviendrait étranger au fond de nous-mêmes? Comment dire une Bonne Nouvelle dont nous ne serions pas d'abord pénétrés? Et même, j'irai plus loin, comment annoncer Jésus Christ sans quelque référence à nos Églises?

J'admets volontiers que la manière dont nous exprimons l'Église et notre mission dans le monde soit différente de celle du XVIIe siècle. L'image du Peuple de Dieu nous est devenue familière, malgré les ambiguïtés qu'elle contient (quels en sont exactement les membres?). Or ce Peuple, lorsqu'il s'agit de celui des baptisés, n'est autre que le Corps Mystique de Jésus Christ décrit par saint Paul; les deux images se recouvrent. Notre vie spirituelle est intimement liée à notre appartenance à l'Église Corps Mystique et Peuple de Dieu, et, dans le même mouvement qui consacre ce lien, nous sommes envoyés en mission puisque le dessein de Dieu est de rassembler tous les hommes en Christ.

En Christ, et en lui seul, peut s'opérer cette difficile harmonie et se réaliser cet équilibre intérieur. Avez-vous remarqué ces étranges paroles du prologue de saint Jean, se référant au Verbe de Dieu fait homme: « En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes ». N'est-ce pas le dernier mot? Unis au Christ nous possédons la vie. Alors nous pouvons porter la lumière, celle qui « éclaire tout homme venant en ce monde » pour qu'il découvre sa route d'homme, et qu'il ait la force de la parcourir jusqu'à ce qu'il rencontre Dieu.

1, Pl. Cardinal-Perraud
71404 Autun - France